

CHAPITRE 2

MISERE DES LIEUX

Voyage au bout de la nuit adopte la forme du roman picaresque en ce sens que le héros du roman ne cesse de vagabonder en tant que pauvre aventurier. Il va de pays en pays. Le récit de ses aventures suit l'ordre chronologique. Il n'y a pas de lien explicite entre les différents déplacements. Les lecteurs ne savent jamais comment se passent les trajets entre les lieux.

Ce roman, qui retrace la vie du héros, est d'abord un parcours dans l'espace. On peut le diviser en deux parties d'importance égale. La première partie est consacrée aux voyages de Bardamu. Bardamu commence son trajet à la place de Clichy. Il se lance dans la guerre. Blessé, il retourne à Paris pour sa convalescence. En proie à une crise de folie, il est enfermé à l'hôpital psychiatrique. Après sa réforme, il repart pour l'Afrique et débarque précipitamment à la ville de Fort-Gono dans la colonie de Bambola-Bragamance pour fuir l'hostilité des passagers. Il est embauché par une compagnie coloniale pour tenir un comptoir dans la brousse. Là-bas il est atteint de paludisme. A demi conscient, il est embarqué en tant qu'esclave sur une galère en partance pour l'Amérique. A New York, Bardamu

s'échappe du bateau et part pour Détroit où il travaille comme ouvrier chez Ford.

La deuxième partie porte sur la vie plus stable de Bardamu. Il convient de souligner que la place Clichy se présente comme le lieu d'origine du héros. Dans cette partie, Bardamu est revenu à son lieu d'origine, Place Clichy. Il reprend ses études de médecine et s'établit comme médecin dans un dispensaire dans la banlieue parisienne: la Garenne-Rancy. Il assiste au drame de la famille Henrouille. Les enfants cherchent à se débarrasser d'elle en engageant Robinson pour tuer la vieille. C'est Robinson qui reçoit les chevrotines à sa place et devient aveugle. Par la suite, la mère Henrouille et Robinson sont envoyés à Toulouse. Las de son métier de médecin, Bardamu quitte Rancy et gagne sa vie comme figurant au Tarapout, une salle de spectacle. Ensuite il entre en tant que médecin dans l'asile psychiatrique du Docteur Baryton. Bardamu apprend la mort de la vieille Henrouille et les fiançailles de Robinson avec Madelon. Celui-ci a quitté sa fiancée et vient à Paris. Celle-ci va le poursuivre obstinément et va le tuer. Ce roman se termine avec les réflexions du héros sur la vie humaine.

La trame romanesque du Voyage au bout de la nuit est inspirée des expériences vécues de Céline. De même que son créateur, Bardamu s'engage chez les cuirassiers pendant la guerre, puis blessé il retourne à Paris. Céline utilise les souvenirs de ses séjours au

Cameroun pour décrire le logement de son travail. Céline a visité deux fois ce pays; la première fois en tant qu'agent d'une compagnie forestière et la deuxième fois comme médecin de la Société des Nations. La vie ouvrière de Bardamu en Amérique est inspirée de l'étude de Céline ou le Dr Destouches chez Ford à Détroit. Ensuite, Céline prête à son héros ses expériences de médecin dans la banlieue de Paris. Céline assume la fonction de médecin au dispensaire municipal de Clichy, tandis que Bardamu installe son cabinet à Rancy. L'univers romanesque de Céline est fondée sur des données réelles. Cependant Céline n'a pas l'intention de faire un reportage des lieux qu'il a visités: il les transpose avec art et application, visant à dégager la vérité profonde. Marie-Christine Bellosta explique:

Céline n'a pas pour projet essentiel de décrire, ou de se raconter, mais d'énoncer des <<vérités>>, de prendre position; d'élaborer des images synthétiques qu'il puisse présenter en disant: la guerre, c'est ça, la colonisation, c'est ça, l'Amérique, c'est ça etc. ¹

¹ Marie Christine Bellosta, Céline ou l'art de la contradiction: lecture de Voyage au bout de la nuit (Paris: PUF, 1990), p.39.

C'est pourquoi des noms réels et des noms fictifs des lieux sont apparus alternativement dans ce roman. Les noms réels des quartiers ou des villes en France sont Clichy, Paris, Argenteuil, Montmartre, Toulouse; ceux qui se trouvent en Amérique sont la Place Manhattan à New York, les Usines Ford à Détroit. Les noms fictifs sont utilisés pour toutes les villes africaines; Topo, Fort-Gono, San-Tapeta, Rio del Rio: pour certains quartiers français; Vigny-sur-Seine et Garenne-Rancy: et pour le champ de bataille; Noirceur-sur-la-lys. Céline a inventé ces noms de lieux parce qu'il désire réunir en un endroit les traits frappants de différents lieux réels. Par exemple, la ville de Fort-Gono représente tous les « Fort- {...} » de la colonisation. Certains noms fictifs sont choisis pour traduire le dégoût du narrateur à l'aide des jeux de mots. Par exemple, Barbagny vient de « Barbet... agnie »; Rancy a le même son que "rancie" qui évoque l'aspect vieux et gâté: Noirceur-sur-la-lys suggère ironiquement le triomphe de la perfidie car la fleur de lys représente la pureté; le cinéma Tarapout se prononce comme le mot composé "tare-à-poux" qui évoque un idiot dégoûtant.

Il est intéressant de noter que ces noms fictifs ont un sens négatif. Cela correspond au sentiment de l'angoisse que Bardamu éprouve pendant ses séjours aux pays d'outre-mer et même en France. Céline révèle par l'intermédiaire de son porte-parole, Bardamu, les

découvertes des espaces étouffants. L'aventure de Bardamu est une tentative de régénérescence: il a l'espoir de trouver une meilleure vie. Son voyage est motivé également par un désir irrésistible d'explorer le monde. C'est pourquoi il quitte Molly, le seul être pour qui il éprouve de la sympathie. Celle-ci lui dit avec perspicacité: "Vous en êtes comme malade de votre désir d'en savoir toujours l'avantage".²

Pour mieux connaître la vision pessimiste de Céline, il sera utile d'étudier les lieux significatifs dans la vie du héros suivant l'ordre chronologique: le champ de bataille, l'Afrique, l'Amérique et la banlieue de Paris.

2.1 Le Champ de Bataille

Au début du récit, Bardamu se présente comme un être sans profondeur, ni épaisseur. Le lecteur ne connaît pas son physique. Moralement, son imagination est neutre: les questions et les réflexions qui occupent son esprit, ne marquent pas sa vie intime. Gilbert Schilling explique: "l'être célinien dans ses débuts est un judion, une forme vide"³ Ainsi il est séduit facilement par l'image

² Céline, Voyage au bout de la nuit, p. 235.

³ Gilbert Schilling, "Espace et Angoisse dans Voyage au bout de la nuit", Les revues des lettres modernes (n 398-402), p.58.

trompeuse de la guerre. Il s'engage dans l'armée en pensant à la gloire qui l'attend.

A la terrasse d'un café, Bardamu prend des boissons avec son ami Arthur. Un défilé des militaires passe devant lui. Bardamu est attiré par l'élégance du régiment, et par l'air très gentil du colonel. La grande admiration des civils pour l'audace des soldats sous forme d'applaudissement et de fleurs, évoque chez Bardamu une image glorieuse de la guerre: pour lui le combat est conçu comme un acte héroïque. Il éprouve tant d'enthousiasme qu'il décide de participer à la guerre. Mais il est déçu dès le début de ses expéditions. Bardamu se dit: "Ils avaient refermé la porte en douce derrière nous les civils. On était fait, comme des rats."⁴ A l'envers de ce qu'il a vu, Bardamu découvre que la musique au rythme de tambours et l'accueil chaleureux des civils cachent leur volonté homicide. Ils encouragent les soldats à mourir à leur place.

Les illusions héroïques de Bardamu s'effacent vite. Il ressent une grande anxiété devant l'aspect sauvage de la campagne qui sert de front de bataille. Schilling explique: "Dans son esprit il est donc bien clair que campagne et guerre se conjuguent, chacune multipliant les

⁴ Ibid., p.14.

maléfiques qui lui sont propres."⁵ Bardamu, homme de ville, n'aime pas la campagne. Elle n'a ni routes ni chemins de fer. Il se trouve donc coupé du monde extérieur. Il se méfie d'autant plus qu'il est difficile de deviner par où surgit les ennemis. Enfin il éprouve une appréhension au milieu de la campagne dépeuplée, où on ne voit partout que les arbres remués par le grand vent.

Bardamu découvre vite que le champ de bataille n'est pas un lieu de gloire, que les soldats ne sont pas des héros. Par l'intermédiaire de son héros, Céline souligne l'inutilité de la guerre. Il est vrai que le combat dans lequel il est engagé, constitue un simple engrenage d'une grande machine. Cependant il se trouve tellement isolé dans cette campagne sanglante qu'il se détache de l'ensemble historique. La dimension de la guerre se réduit au champ de bataille où il s'est trouvé. Il n'y a que quelques ennemis, un colonel français et des camarades de groupe. Il se pose une question cruciale dans les moments de combat: Au nom de quoi se tue-t-on? Puisque lui et les Allemands en face n'ont pas de conflit personnel.

⁵ Gilbert Schilling, "Espace et Angoisse dans Voyage au bout de la nuit", Les revues des lettres modernes (n 398-402), p.60.

Lui, notre colonel, savait peut-être pourquoi ces deux gens là tiraient, les Allemands aussi peut-être qu'ils savaient, mais moi vraiment, je ne savais pas... Mais de là à nous parler d'abord et en plein milieu de la route...⁶

Et Bardamu conclut: "La guerre en somme c'était tout ce qu'on ne comprenait pas"⁷

Le refus de la guerre chez Bardamu se manifeste dans sa peur de mourir. Bardamu décrit les risques mortels, auxquels il fait face dès le premier jour de son combat.

Au-dessous de nos têtes, à deux millimètres, à un millimètre peut-être des tempes, venaient vibrer l'un derrière l'autre ces longs fils d'acier tentants que tracent les balles qui veulent vous tuer, dans l'air chaud d'été⁸

La menace de mort existe partout, à tout moment. "Chaque mètre d'ombre devant nous était une promesse

⁶ Céline, Voyage au bout de la nuit, p.15.

⁷ Ibid., p.15.

⁸ Ibid., p.16.

nouvelle d'en finir et de crever, mais de quelles façons?"⁹
se dit Bardamu anxieusement.

Bardamu est épouvanté par le spectacle de massacre, qui, selon lui, est un trait propre au champ de bataille: " Ces soldats inconnus nous rataient sans cesse, mais tout en nous entourant de mille morts, on s'en trouvait comme habillés. Je n'osais plus remuer"¹⁰
La guerre lui offre l'image de la cruauté. Bardamu décrit la mort subite de deux officiers.

... le cavalier n'avait plus sa tête, rien qu'une ouverture au-dessus du cou, avec du sang dedans qui mijoutait en glou glou comme de la confiture dans la marmite. Le colonel avait son ventre ouvert , il en faisait une sale grimace¹¹

Ainsi le champ de bataille n'est que pour lui "le grand abattoir"

Bardamu éprouve une forte nausée devant l'aspect illimité du champ de bataille. Plus la guerre s' étend dans l'espace, plus elle prolonge sa durée. Chaque billet

⁹ Ibid., p.30.

¹⁰ Ibid., p.17.

¹¹ Ibid., p.21.

que le général fait parvenir au régiment de Bardamu est la promesse d'une guerre sans fin: il faut toujours continuer l'attaque.

Traumatisé par la guerre, Bardamu envisage de désertir. Il se demande à ce propos: "Serai-je donc le seul lâche sur la terre?"¹² A travers la lâcheté de Bardamu, le romancier dévalorise l'image héroïque qu'on attribue aux soldats. L'horreur de la guerre déclenche en lui un choc psychologique d'une exceptionnelle violence. Il conçoit la guerre comme " le meurtre en commun ". La hantise de la persécution et de la mort restera incurable chez lui.

2.2 L' Afrique

L'image de l'Afrique dans Voyage au bout de la nuit emprunte de nombreuses réalités de la colonie africaine que Céline a visitée. Après sa convalescence à l'hôpital, Bardamu s'est embarqué à bord de l'Amiral Bragueton à destination de l'Afrique. Il est attiré par la réputation du commerce colonial, l'Afrique lui offre un espoir de faire fortune. Son illusion s'efface dès qu' il débarque à Bambola-Bragamance, il avoue son

¹² Ibid., p.17.

découragement: "Une envie formidable de m'en retourner en Europe m'accaparait le corps et l'esprit."¹³

Bardamu découvre que le Fort-Gono, la capitale de cette colonie, ressemble à la province française caractérisée par sa médiocrité. Bardamu décrit minutieusement cette ville monotone.

La ville de Fort-Gono,..., entre mer et forêt mais garnie, ornée cependant de tout ce qu'il faut... de bordels, de cafés, de terrasses, et même d'un bureau de recrutement pour en faire une petite métropole, sans oublier la square Faidherbe et le boulevard Bugeaud, pour la promenade, ensemble de batisses rutilantes au milieu des rugueuses falaises...! ¹⁴

L'aspect civilisé que représente la ville s'avère dérisoire par rapport au reste du pays qui conserve son état primitif. Bardamu éprouve une angoisse au sein de la nature sauvage. La forêt est pour lui un lieu mystérieux et insondable. Des grands arbres identiques envahissent la forêts de sorte que

¹³ Ibid., p.132.

¹⁴ Ibid., pp.126-127.

l'homme se perd dans cette immensité sans bornes. D'ailleurs, la chaleur tropicale est si intense que les hommes et les bêtes sont réduits à l'immobilité. Bardamu dit: " Dans l'hébéture des longues siestes paludéennes il fait si chaud que les mouches aussi se reposent."¹⁵

La menace des animaux constituent un autre élément néfaste de l'Afrique. C'est un " pays pour les moustiques et les panthères." dit Bardamu. Les animaux l'effraient tant par leur nombre illimité que par leur méchanceté. Les plus petits comme les plus grands présentent un grand danger pour lui, le poursuivent jusque dans le logement. Bardamu raconte sa première nuit dans la brousse.

Mille diligents moustiques prirent sans délai possession de mes cuisses et je n'osais plus cependant remettre un pied sur le sol à cause des scorpions et des serpents venimeux dont je supposais l'abominable chasse commencée.¹⁶

L'obscurité de la nuit double les dangers de la forêt. Les animaux se cachent silencieusement dans la journée. Mais à peine fait-il noir que les cris des animaux

¹⁵ Ibid., p. 144.

¹⁶ Ibid., p. 132.

retentissent pour annoncer l'heure de la chasse. Mais ce sont les hommes qui deviennent objets de la chasse. Bardamu se voit traqué par toutes sortes d'animaux. Les moustiques l'assaillent immédiatement. Certaines bêtes encerclent sa cabane. D'autres le guettent de loin. Voici la menace des hyènes.

Et les plus bruyants parmi c'est encore les hyènes!
... Elles viennent là tout près de la case... C'est votre viande à vous qu'elle reniflent... Ça les fait rire!... C'est pressé de vous voir crever ces bêtes -là ! ¹⁷

Bardamu constate avec frayeur l'invasion continue des animaux sur le terrain humain. Les fourmis rouges immigrent annuellement à travers la cabane d'un employé espagnol. Les bestioles viennent en réseau encercler la lampe. Les termites rongent la maison en bois. Les mollusques mangent l'embarcadère en bambou. Les chauves-souris volent en allées et venues dans le logement pendant toute la nuit. Les crapauds et les cigales font un énorme bruit dans les buissons. La menace des animaux s'avère si puissante que certains Blancs comme Bardamu et Robinson s'enfuient de ce pays.

¹⁷ Ibid., p. 164.

Les anthropophages présentent un autre danger. Comme les animaux, ces êtres à l'état primitif font la chasse à l'homme dans l'obscurité de la nuit. Bardamu décrit le bruit de leur tambour, signe de menace.

Y a encore le village, qu'il ajouta... Y a pas cent nègres dedans, mais ils font du bouzin comme dix mille. . . . On dirait qu'ils s'entendent avec les bêtes pour vous emmerder les charognes! ¹⁸

Les cris des bêtes comme le son des tambours augmentent les sentiments de peur et d'insécurité qui s'agitent en lui. Ces bruits l'empêchent de dormir. Bardamu exprime son effroi: "Le tam-tam du village tout proche, vous faisait sauter, coupé menu, des petits morceaux de patience."¹⁹ Robinson résume en quelques mots révélateur les caractéristiques de l'Afrique: "Le jour c'est la chaleur, mais la nuit, c'est le bruit qu'est le plus difficile à supporter."²⁰

Les séjours africains de Bardamu sont également marqués par les maladies tropicales. Bardamu

¹⁸ Ibid., pp.164-165.

¹⁹ Ibid., p.132.

²⁰ Ibid., p.164.

remarque que la plupart des employés sont atteints par le paludisme. Ils sont préoccupés par la poussée de la fièvre paludéenne de telle sorte qu'elle constitue le sujet unique de leur conversation. Bardamu, lui-même, est frappé par le paludisme au point d'avoir des crises de délire. Une autre maladie caractéristique de l'Afrique, c'est la maladie épidermique ou "Corocoro" selon l'expression locale. Bardamu peint un portrait répugnant d'un gérant de comptoir qui souffre de cette maladie.

Il n'arrêtait pas de se gratter tout autour de lui-même, giratoirement pour ainsi dire, de l'extrémité de la colonne vertébrale à la naissance du cou. Il se sillonnait l'épiderme et le derme même de rayures d'ongles sanglantes. ²¹

Bardamu souligne la déchéance physique de cet homme: "Il est bien trop pourri. C'est pas un homme ce maquereau-là, c'est une infection!... C'est une vraie merde!..."²²
Bardamu remarque que les soldats blancs sont atteints par le paludisme et la maladie épidermique. Il décrit leur état pitoyable : " La majorité du contingent

²¹ Ibid., p.136.

²² Ibid., p.136.

était toujours à l'hôpital cuvant son paludisme, farcie de parasites pour tous poils et pour tous replis" ²³

Sous ce climat défavorable de l'Afrique, Bardamu cherche à gagner sa vie tant bien que mal. Il s'engage comme employé de la Compagnie Pordurière du Topo. Celle-ci l'envoie tenir un comptoir dans la brousse. Son trajet du port à la brousse, se divise en trois stades. Chaque stade marque une détérioration progressive de condition de travail.

A son arrivée, il travaille en tant qu'apprenti de numérotage dans le hangar central de la Compagnie Pordurière du Topo. Il étouffe dans cet endroit poussiéreux où le moindre mouvement fait soulever un petit nuage de poudre. Bardamu s'avance vers l'intérieur du continent. Il se trouve dans une colonie qui ressemble à un petit village avec ses trois énormes cases de chaume. Il n'y a que deux français: le sergent Alcide et le lieutenant Grappa. On ne reçoit le courrier qu'une fois par mois. Le dernier endroit où il travaille se situe au fond du monde. Pour y arriver il faut au moins dix jours. L'itinéraire est si mystérieux et pénible que peu d'indigènes le connaissent. Après le transport fluvial et une longue marche loin dans la forêt, Bardamu découvre avec épouvante le comptoir qu'il doit diriger.

²³ Ibid., p.144.

Entre deux gros rochers il s'était établi une sorte de cagna, à l'abri, ..., des tornades de l'Est... mais quant à la case elle-même, c'était sûrement à la dernière catégorie miteuse qu'elle appartenait, demeure presque théorique, effilochée partout. ²⁴

Ainsi Bardamu se trouve totalement isolé dans la brousse où il retourne à la vie primitive. Par exemple, il fait du feu en frottant des pierres. Il est encerclé par les animaux venimeux ou féroces et par les anthropophages. Il se nourrit uniquement pendant toute l'année des boîtes de cassoulets et boit de l'eau boueuse et infecte. Son travail s'avère d'autant plus difficile qu'il ne peut pas comprendre la langue et la culture des indigènes qui constituent sa clientèle.

Bardamu est représentatif des petits employés blancs dans la colonie française en Afrique. Le romancier nous révèle également la condition misérable des travailleurs noirs. Les patrons les traitent comme les esclaves. Il s'adresse à eux vulgairement, en utilisant des termes propres aux bêtes. Les femmes sont appelées "femelles". Bardamu distingue deux catégories de travailleurs noirs, les débardeurs et les domestiques. Les débardeurs font des travaux éreintants

²⁴ Ibid., p.162.

soit sous un soleil de plomb, soit dans les hangars poussiéreux. Bardamu les appelle "les bêtes verticales", car ils travaillent sous les coups de cravaches et ils sont humiliés par des injures.

A la différence des débardeurs, les domestiques travaillent dans la maison. Leur maître les traite comme des chiens. Bardamu décrit la condition d'une domestique noire chez le Directeur: "Sa négresse, accroupie près de la table, se tripotait les pieds et se les récurait avec un petit bout de bois"²⁵ Elle est appelée souvent pour le plaisir sensuel du maître. Et quand celui-ci ne la veut plus, il la chasse rudement: "Va-t'en boudin! lui lança son maître"²⁶ Le boy est toujours battu pour la moindre faute, par exemple quand il n'accourt pas pour la glace à l'appel de son maître. Bardamu a été témoin de cette punition injuste.

Le boy demandé arriva fort lentement. Le Directeur se levant alors, âgé, d'une détente, le recut le boy, d'une formidable paire de gifles et de deux coups de pied dans le bas ventre et qui sonnèrent"²⁷

²⁵ Ibid., p.128.

²⁶ Ibid., p.128.

²⁷ Ibid., p.128.

Les illusions que Bardamu a possédées avant son arrivée en Afrique sont anéanties par les expériences des misères. Bardamu conclut: "La poésie des tropiques me dégoûtait"²⁸ Désespéré, à demi-conscient, il quitte l'Afrique.

2.3 L'Amérique

L'Afrique et l'Amérique attiraient beaucoup des aventuriers. Si l'Afrique est un monde primitif, l'Amérique est un monde moderne. Vendu au capitaine de l'Infanta Combitta, Bardamu s'embarque sur une galère pour l'Amérique. Cette aventure de Bardamu est un témoignage de la vente d'esclaves qui prospérait dans les années trente. Au début, l'Amérique offre à notre héros une promesse de bonheur et de fortune. Car ce pays était alors marqué par le triomphe du capitalisme et le progrès technologique. Mais très vite, les mésaventures de Bardamu dans le nouveau monde font ressortir le pessimisme de Céline. Tandis que ses contemporains considèrent New York et Détroit comme symbole de la prospérité économique et sociale, Céline ne nous montre que le côté néfaste des deux grandes villes.

²⁸ Ibid., p.111.

New York est le centre économique du monde où se dressent tous les grands bureaux. Les divers degrés des succès économiques se manifestent dans les hauteurs hiérarchisées des gratte-ciels. Bardamu est intimidé par la verticalité de la ville dès qu'il approche New York.

Figurez-vous qu'elle était debout leur ville, absolument droite. New York c'est une ville debout.. celle-là l'Amérique, elle ne se penait pas, non elle se tenait bien raide, là, pas baissée du tout, raide à faire peur ²⁹

L'aspect uniforme et géométrique des immeubles provoque un malaise en lui.

En levant le nez vers toute cette muraille, j'éprouvai une espèce de vertige à l'envers, à cause des fenêtres trop nombreuses vraiment et si pareilles partout que c'en était écœurant ³⁰

La monotonie des formes se manifeste non seulement à l'extérieur mais aussi à l'intérieur du bâtiment

²⁹ Ibid., p.184.

³⁰ Ibid., p.190-191.

caractérisé par des blocs, des guichets, et des couloirs. Chaque étage possède un décor semblable de même couleur. Bardamu décrit l'hôtel Laugh Calvin.

D'abord par un couloir,... Encore un coin, un détour et puis un autre. Ça ne traînait pas. Nous incurvâmes un peu notre sillage... C'est l'ascenseur...Un couloir encore. Plus sombre encore, de l'ébène mural il me semble partout sur les parois... C'était ma chambre, une grande boîte aux parois d'ébène ³¹

Bardamu remarque que la banalité de forme s'accroît sous l'effet de la lumière. La douceur et l'imagination sont ôtées de la vie nocturne de New York. Chaque endroit s'illumine de manière identique de sorte qu'il perde son aspect individuel. Bardamu décrit une rue à Manhattan: "Ils avançaient les gens vers les lumières suspendues dans la nuit au loin, serpents agités et multicolores" ³² Bardamu dénonce le mode de vie moderne. Pour lui, ces formes raides et monotone témoignent d'un procédé de déshumanisation

³¹ Ibid., p.197-198.

³² Ibid., p.200.

sous l'ère capitaliste. Avec un pessimisme profond, il prophétise un désastre pour l'Humanité.

Pour eux, c'était la sécurité peut-être tout ce déluge en suspens tandis que pour moi ce n'était rien qu'un abominable système de contraintes, en briques, en couloirs, en verrous, en guichets, une torture architecturale gigantesque, inexpiable ³³

Pendant sa promenade dans le quartier Manhattan, Bardamu est frappé par l'apparence insensible des Américains.

Des hommes aussi passaient par là, des jeunes surtout avec des têtes comme en bois rose, des regards secs et monotones, des mâchoires qu'on n'arrivait pas à trouver ordinaires si larges, si grossières ³⁴

Bardamu analyse les causes de leur froideur. D'abord elle découle de l'obsession spéculative, visant à gagner le plus d'argent possible. Deuxièmement, elle reflète leur orgueil: ils sont fiers d'occuper de hautes positions et de travailler dans les grattes-ciels. La

33. Voyage, p.205.

34. Voyage, p.194.

troisième cause est liée à la monotonie de leur existence. Les gens sont façonnés dans le même moule. Ils suivent les mêmes emplois de temps. Ils dînent à la même heure, prennent le même menu, et ont les mêmes loisirs. Sous la pression du système américain, Bardamu fait une longue queue au réfectoire public. Le soir, il va voir le même film que tous les Américains. Ainsi il ne se distingue plus des autres. Bardamu appelle ce mode de vie qui détruit la valeur d'individualité: "la grande marmelade"³⁵

A travers l'expérience ouvrière de Bardamu chez Ford, Céline met en cause le machinisme qui domine la société moderne. Il fait ressortir la condition misérable des ouvriers d'usine. Bardamu se transforme en une seule journée de travail. Il dit: "...peu à peu, je suis devenu comme un autre... Un nouveau Ferdinand"³⁶ Bardamu décrit le vacarme assourdissant de l'usine.

Et puis tout autour et au-dessus jusqu'au ciel un bruit lourd et multiple et sourd de torrents d'appareils, dur, l'entêtement des mécaniques à

³⁵ Ibid., p. 208.

³⁶ Ibid., p. 226.

tourner, rouler, gémir, toujours prêtes à casser et ne cessant jamais ³⁷

A force d'être secoué par les cadences accélérées de la machine, Bardamu sent que son être se réduit à un morceau de viande tremblante, vidé de facultés morales et intellectuelles. Bardamu dit:

On en devenait machine aussi soi-même à force et de toute sa viande encore tremblotante dans ce bruit de rage énorme qui vous prenait le dedans et le tour de la tête et plus bas vous agitant les tripes et remontait aux yeux par petits coups, infinis, inlassables. ³⁸

Avec perspicacité, Céline a montré les désavantages du machinisme. Par exemple, chez Ford, les ouvriers travaillent en chaîne à un rythme très rapide. Ils n'ont jamais l'occasion de se parler de sorte que la communication s'avère impossible. Leur travail se répète. Chaque groupe d'ouvriers se charge de confectionner un morceau mécanique séparément. A la différence des artisans qui sont fiers de leur création, ces ouvriers

³⁷ Ibid., p. 223.

³⁸ Ibid., p. 225.

se soumettent avec humiliation à la machine car ils ne connaissent jamais l'état final de la production. Bardamu ne fait que passer les boulons au calibre, des jours et des jours. Cette condition de travail empêche l'homme de développer son intelligence et sa sensibilité. Au bout de la journée, il est tellement éreinté qu'il s'effondre à peine qu'il arrive chez lui. La nuit, il continue à souffrir des effets de son travail inhumain.

Quand à six heures tout s'arrête on emporte le bruit dans sa tête, j'en avais encore moi pour la nuit entière de bruit et d'odeur à l'huile aussi comme si on m'avait mis un nez nouveau, un cerveau nouveau pour toujours ³⁹

Pour l'auteur de Voyage au bout de la nuit, la condition misérable d'ouvrier est une forme moderne de l'esclavage. Le machinisme anéantit la dignité humaine du fait qu'il réduit l'homme à l'état d'automate. A l'usine, Bardamu est trop intimidé pour se révolter contre cette oppression. Seul dans sa chambre, il hurle de détresse.

D'où j'étais là-haut, on pouvait bien crier sur eux tout ce qu'on voulait. J'ai essayé. Ils me

³⁹ Ibid., p.226.

dégoûtaient tous. J'avais pas le culot de leur dire pendant le jour, quand j'étais en face d'eux, mais d'où j'étais je ne risquais rien, je leur ai crié <<Au secours! Au secours!>> rien que pour voir si ça leur ferait quelque chose ⁴⁰

Bardamu, comme tant d'autres ouvriers, se trouve sans défense dans la société qui respecte l'argent. Pour survivre, il continue donc à accepter cette condition humiliante.

2.4 La Banlieue de Paris

Après tant de voyages, Bardamu s'installe à Rancy, banlieue de Paris. Il ouvre un cabinet dans l'espoir de faire fortune. Cet épisode nous révèle les problèmes de l'urbanisation. Le grand aménagement de Paris a poussé les pauvres à venir s'installer dans la banlieue. Plus les gens sont pauvres, plus ils s'éloignent de Paris. Bardamu loue un appartement à Rancy. Cette petite ville est représentative de la banlieue industrielle. Sa population est composée de petits bourgeois appauvris par la crise économique. Bardamu explique:

⁴⁰ Ibid., p. 208.

C'est pas des rentiers riches qui sont restés par là,... Mais tant de même c'était des gens qui possédaient un petit quelque chose ⁴¹

A travers les observations aigues de Bardamu, Céline reconstitue la banlieue telle qu'il l'a vue dans la réalité. Bardamu remarque l'extension rapide de la ville qui stimule les spéculations foncières. Le prix de terrain augmente très vite. Le Docteur Baryton est une des personnes qui regrette de ne pas avoir acheté beaucoup de terrains quand ils étaient encore à bon marché.

Cette transformation foncière locale n'échappe pas à Baryton. Il regrette amèrement de ne pas avoir su acheter d'autres terrains encore dans la vallée d'à côté vingt ans plus tôt, alors qu'on vous priait encore de les enlever à quatre sous du mètre... ⁴²

Bardamu insiste sur la métamorphose de la campagne: on remplace les champs et les vergers par les grands

⁴¹ Ibid., p.247.

⁴² Ibid., p.412.

immeubles: "Il perd un jardin par mois"⁴³, dit Bardamu.

Bardamu constate le succès de phénomène d'américanisation dans la banlieue. Les villes nouvelles sont construites à l'image de New York, ville commerciale, et Détroit, ville industrielle. Même la Seine n'échappe pas à la folie de forme géométrique. " La Seine... s'américanise entre une rangée double de verseurs-tracteurs-pousseurs." ⁴⁴

Cette rapide transformation engendre des conséquences néfastes. Rancy, qui est devenu la banlieue industrielle, a des problèmes de pollution. Mal structuré, Rancy dispose d'un seul espace vert. Bardamu remarque que " Le cimetière de la Garenne-Rancy, c'est le seul espace boisé d'une étendue dans la région"⁴⁵, tandis que le reste de la ville est tellement poussiéreux que le grand souci de toutes les ménagères est de battre le tapis rempli de poussières. Avec des mots pittoresques, Bardamu décrit la rue de son quartier: " Au matin, la rue devenait comme un grand tambour de tapis battus"⁴⁶.

⁴³ Ibid., p.412.

⁴⁴ Ibid., p.412.

⁴⁵ Ibid., p.245.

⁴⁶ Ibid., p.241.

La pollution des bruits s'avère préoccupante. Beaucoup d'usines sont construites dans les quartiers de résidence. Leurs bruits assourdissants nuisent à la santé des habitants qui vivent dans les alentours et font trembler leurs maisons à un tel point qu'elles sont peu à peu détruites. La famille Henrouille s'en plaint:

On en tremblait dans leur pavillon du matin au soir. Et puis d'autres fabriques encore un peu plus loin, qui pilonnaient sans arrêt, des choses qui n'en finissaient pas même pendant la nuit. ... C'est vrai que le plafond s'égrenait déjà sur le plancher en menus gravats.⁴⁷

Le fleuve est également pollué car les usines laissent couler leurs déchets dans l'eau: "La Seine a tué ses poissons"⁴⁸ remarque Bardamu.

Le problème de l'air s'accroît à Rancy, comme toutes les villes industrielles telles que Détroit. Bardamu remarque que les brouillards toxiques dus à l'industrie persistent: "La lumière du ciel à Rancy, c'est la même qu'à Détroit, du jus de fumée qui trompe la plaine

⁴⁷ Ibid., p. 238.

⁴⁸ Ibid., p. 412.

la plaine depuis Levallois" ⁴⁹

L'urbanisation introduit un nouveau mode de vie auquel les banlieusards s'adaptent mal. Par conséquent des problèmes sanitaires apparaissent. Les ordures ménagères s'entassent dans les terrains vagues de sorte qu'elles enlaidissent le faubourg et nuisent à la salubrité du peuple. Faute de contrôle municipal, de hauts bâtiments qui viennent d'être construits obstruent le passage de l'air et de la lumière si bien que les habitations voisines deviennent obscures et humides. En témoigne la petite maison de la famille Henrouille.

Les murs du pavillon se gardaient encore bien secs autrefois quand l'air tournait encore tout autour, mais à présent que les hautes maisons de rapport le cernaient, tout suintait l'humide chez eux, même les rideaux qui se tachaient en moisi ⁵⁰

Cette condition favorise la naissance des maladies, surtout la tuberculose. Ici Bardamu, en tant que docteur, rencontre beaucoup de malades incurables. Il est amené enfin à réfléchir sur les limites de la condition humaine, que nous étudierons dans le chapitre suivant.

⁴⁹ Ibid., p.238.

⁵⁰ Ibid., pp.250-251.

Les problèmes familiaux sont également causés par l'urbanisation et la modernisation de la banlieue. Tandis que les vieux s'adaptent difficilement à ces changements, les jeunes accueillent avec enthousiasme les valeurs nouvelles lancées par les publicités. D'où l'écart des générations: "les enfants n'ont déjà plus le même accent que leurs parents"⁵¹ dit Bardamu. En outre les difficultés financières dans le milieu de petits bourgeois désintègrent leur vie familiale. Tous les soirs, les enfants assistent aux querelles de leurs parents. Et souvent ceux-ci se vengent de leur malheur en battant les enfants innocents. Ensuite les personnages âgés sont également victimes de la mutation sociale. Démunis, ils sont en charge de leurs enfants. Pour éviter de les nourrir, ces derniers font interner leurs vieux parents dans l'asile. Le conflit de la famille Henrouille est un exemple intéressant.

Bardamu constate la corruption des mœurs. Le succès des livres érotiques éveille la sexualité prématurée chez les enfants. Pour sortir de leur indigence, beaucoup de filles recourent à la prostitution.

⁵¹ Ibid., p.412.

...les petites filles trop éveillées et morveuses, le long des palissades, fuient l'école pour attraper d'un satyre à l'autre vingt sous, des frites et la blennorragie. ⁵²

C'est pourquoi les problèmes de l'avortement et des orphelins sévissent dans la banlieue. Par exemple Bardamu visite une jeune fille qui a fait déjà avorté trois fois. Quant aux garçons, beaucoup sont responsables du problème de délinquance, se groupent dans les centres des quartiers, ou dans les forteresses.

La crise du chômage dû à la faillite des bourses en 1929, atteint la banlieue peuplée de petits bourgeois. Les professions libérales telles que la médecine rencontre des difficultés financières car leur clientèle diminue sensiblement. Bardamu et ses confrères n'échappent pas à ce problème.

J'ai même aperçu des confrères qui allaient faire leurs visites à pied, c'est tout dire, d'un petit air amusé par la promenade, mais en vérité bien vexés et uniquement pour ne pas sortir leurs autos, par économie. ⁵³

⁵² Ibid., p.328.

⁵³ Ibid., p.339.

La fuite est un thème important du Voyage au bout de la nuit. Le mot "voyage" dans le titre implique l'aspect picaresque de sa vie. Bardamu s'enfuit parce qu'il a horreur de l'endroit où il se trouve et qu'il est attiré par l'ailleurs. Ses illusions s'effacent dès qu'il découvre chaque lieu exploré. Le champ de bataille n'est pas un lieu de gloire, mais un abattoir. L'Afrique et l'Amérique ne sont pas les pays de la fortune. La première présente les dangers d'un monde primitif, tandis que la seconde révèle une forme moderne de la déchéance humaine.

Chaque fuite de Bardamu se termine par un échec. Mais son désir de connaître le pousse à repartir. Il est remarquable que Bardamu se sert d'un bateau pour ses voyages. Cela nous fait penser à l'épisode de Noé dans l'ancien Testament. Noé voyage en espérant le bonheur dans la terre promise. De même Bardamu souhaite une meilleure condition de vie dans le pays destiné. Le voyage fluvial dans ces deux cas se présente comme une sorte de purification.

Bardamu retrouve partout l'hostilité du monde. Un seul refuge pour Bardamu, c'est l'hôpital. Dans ce roman, l'image de l'hôpital est présentée trois fois; pendant la convalescence de Bardamu, pendant ses séjours en Afrique, après l'installation à Garenne-Rancy. Par

rapport aux lieux ouverts, sans bornes que nous avons étudiés, Bardamu se sent protégé dans ce lieu clos qu'est l'hôpital. Il considère ses convalescences à l'hôpital comme "un armistice"⁵⁴ car les malades sont exclus de toutes les activités sociales et de la loi. Ils sont provisoirement écartés de la méchanceté humaine. Yves Lavoinne explique: "La folie de Bardamu... est un moyen de salut individuel d'échapper à la Loi et à l'ordre."⁵⁵ Bardamu retourne en France pour recommencer une nouvelle vie. Mais les séjours à Rancy lui font découvrir la pire condition de l'homme. Bardamu témoigne non seulement des misères de la société moderne mais aussi il se penche sur les limites de l'existence humaine qui fera l'objet de notre chapitre suivant.

⁵⁴ Ibid., p.143.

⁵⁵ Yves Lavoinne, Voyage au bout de la nuit (Paris: Hachette, 1974), p.56.